

SPECTACLES

« Je préfère être un chanteur à textes que sans textes »

SUITE DE LA PAGE E 1

que « nous parlerons tous anglais ». Gilles Vigneault n'est pas abattu pour autant. Peut-être un peu plus ironique et détaché qu'il y a dix ans. Mais il continue allègrement, passionnément, à travailler, à écrire, à dire ce qu'il a à dire. Que la réalité ne se conforme pas à ses rêves ne change rien, pour lui, à la vérité de son discours.

« Je travaille un pied sur la pierre du passé, un autre sur celle de l'avenir... J'ai un métier qui s'aligne sur l'avenir. » Comme il le dit lui-même, « je parle tout le temps du temps ». Mais le temps, ce n'est pas à l'échelle de dix ou même 50 ans : c'est la mémoire humaine des 200 ou 300 années passées, c'est aussi l'éternité de la mort, où peut-être bien les morts continuent de vivre, ne serait-ce que dans le souvenir.

Alors quand on suggère à Vigneault que, peut-être bien, l'époque pourrait être déprimante ou stérilisante pour son inspiration, il répond : « Quand on me parle d'époque en faisant allusion aux années 60, je pense aux hommes des cavernes qui ont cru, un moment, que l'époque des cavernes était révolue : en réalité, ils en avaient encore pour 300 000 ans. Il y a toujours une époque qui finit quelque part, et une autre qui commence. Quand on me dit aujourd'hui, au Québec, qu'une Histoire se termine, je dis : comment pourrait-elle se terminer, alors qu'elle n'a jamais commencé ? »

Il n'essaie en aucune manière d'esquiver la question politique, bien au contraire. Il a été au RIN dès 1960. Il regrette — le terme est faible — que, « il y a sept ans, les Québécois aient plié l'échine devant le père fouettard qui était Pierre Elliott Trudeau, un homme totalement dépourvu de la moindre perspective historique, fermé sur ses racines — et quand on a perdu ses racines, oublie les branches ». Il parle du « mépris » des « unilingues anglais qui ont le pouvoir au Québec ». Il dit : si 70 p. cent des Québécois francophones avaient dit « oui » en 1980, le

Québec ne se serait pas séparé le lendemain, mais une relation de respect pouvait s'établir. Nous avons perdu le respect des autres, parce que nous avons perdu le respect de nous-mêmes. »

Mais, mais, mais : « Je ne me retrouve pas aujourd'hui comme un cavalier sans monture. Le "nationalisme" n'était pas mon cheval de bataille, il ne l'a jamais été. Non pas seulement que ce mot en isme ait quelque chose de pas très rassurant, vu l'usage qu'on en a fait dans le siècle. Mais ce qui m'a toujours intéressé davantage, c'est le terme de "conscience" — si éventuellement cela impliquait le nationalisme, d'accord. Mais le cheval que je chevauchais est plus grand que ça. Plus prétentieux peut-être, plus dangereux également. Mais il allait plus loin. C'était celui de ce que j'appellerais l'écologie humaine, celle de l'intérieur et celle de l'extérieur. »

« La question que je posais, que je pose : quelle sorte de planète allons-nous laisser à nos enfants ? Quel territoire ? Voilà pour l'extérieur. Mais aussi : quel pays intérieur nous reste-t-il ? Et le pays intérieur, c'est la langue : on est de son langage comme d'un pays. Mais tout le monde s'en fout. Regardez la destruction du pays intérieur en France. Cette manie de casser le mot "look" au lieu du mot image ou des cinq synonymes équivalents. Ici, chaque fois qu'on utilise un mot anglais, on a l'impression de gagner un mot. C'est de la foutaise, de l'imbécillité. Quand un missile américain s'écrase quelque part dans le grand nord, cela provoque un émoi tel qu'on a l'impression soudain que le Canada va se mettre à exister. Mais le pays intérieur ? Mon message, c'était : il me reste un pays à te dire. C'était très sérieux, et c'est un propos qui tient toujours la route aujourd'hui. Ce n'est pas politique, mais c'est politique, comme à chaque fois qu'on s'adresse à plusieurs. »

Et de fait, à Vigneault « qui aime parler », il reste un tas de choses à dire, même si le pays ne se fait pas comme il l'aurait souhaité. « Le spectacle que je donne actuellement au Déjazet à Paris



Gilles Vigneault

PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

— moitié chansons, moitié monologues — parle essentiellement de quelque chose que les Québécois connaissent bien : la peur. Peur de vivre, d'aller en mer, de voyager, de faire, d'être. Peur de la mort. »

Tout à fait indépendamment de ce spectacle (« Je n'ai jamais travaillé en gestion verticale », plaisante-t-il), un nouveau 33 tours enregistré à Paris vient de sortir : on l'aura le 3 décembre au Québec. Il s'appelle *Les Iles*. On y retrouve pour l'essentiel les thèmes qui lui sont chers : le rapport à la nature, au passé, à la mémoire. Pas de chansons « politiques » (mais Vigneault en a-t-il faites beaucoup dans cette veine ?). Reflet d'une époque morose, il y a peut-être ici et là quelques accents de mélancolie plus appuyés que d'habitude : « Aux néons sauvages/qui me dévisagent/j'ai cru

apporter quelque chose/ en parlant simplement d'une rose/D'un nuage d'un oiseau/ Ma fenêtre donne/ Sur le faux automne/ Deux feux des klaxons et du temps plus court/ J'ai perdu ma peine/ La neige s'amène/ Aux chemins des anciens jours ».

Pour la première fois, il a mis en musique les paroles de quelqu'un d'autre, « un jeune poète du nom de Victor Hugo, très prometteur, à qui il faut donner sa chance ». Comme si Vigneault, à 59 ans, atteignait tout naturellement les niveaux d'un certain classicisme. Ce qui implique aussi plus de détachement, une certaine distance.

Vigneault serait-il en train, tout doucement, de s'élever vers les hauteurs, de s'éloigner du public et même de son métier ? Pas du tout. S'il n'a pas fait de spectacle au Québec depuis 1982 c'est,

jure-t-il, affaire de circonstances (encore que ses longs séjours en France ne soient pas totalement sans signification). Jamais il n'a cessé de travailler avec acharnement. L'année 1983 a été consacrée à l'écriture. L'année suivante, il faisait l'Olympia, et deux tournées en province. En 1985, séjour d'un an à Paris avec trois tournées (« une année sympathique mais pas du tout sabbatique »). En 1986, publication d'un nouveau livre, paru à Paris au Seuil (et qui apparemment se vend bien).

Il n'a pas de creux ni d'état d'âme. Et vis-à-vis de son métier, il manifeste le même appétit, la même ténacité. Il vous donne volontiers les chiffres de la fréquentation de l'Olympia en 84 (« 70 p. cent »), a en tête les quatre journaux télévisés français où il est allé faire la promotion de son

nouveau spectacle au ravissant théâtre Déjazet, petite salle somptueuse « à l'italienne » près des Grands Boulevards. Il sait que sa dernière tournée en province l'a mené dans 74 villes et rien de moins. Le poète Vigneault est aussi quelqu'un qui sait ce que lui a coûté sa carrière en France et qui gère son succès avec un professionnalisme total.

Dans cette période où beaucoup de grands noms français du spectacle ont beaucoup de difficultés ou disparaissent, Vigneault apprécie sans fausse modestie et même une certaine gourmandise la durabilité de sa carrière française. Peut-être a-t-il aujourd'hui nettement plus de succès en province qu'à Paris (« mais après tout, il y a 44 millions de Français en province, et ce sont des gens réels »). Peut-être a-t-il été plus ou moins obligé de passer de l'Olympia (avec musiciens) au Déjazet (avec un seul piano, d'ailleurs remarquable). Mais le (nouveau) Déjazet est le théâtre où se produit maintenant Léo Ferré. On y retrouve des artistes de grande qualité, même s'ils ne sont pas les plus commerciaux. Se retrouver en compagnie de Ferré, Brenda Wootton, Jean Guidoni, Moustaki, il y a pire.

À cette époque où la « chanson à textes » est pratiquement disparue, en tout cas des médias, Vigneault a encore un public fidèle : faire plus d'une moitié de salle (très enthousiaste) un mardi soir de novembre à Paris, c'est tout à fait honorable. Cela le place dans cette catégorie désormais en voie de disparition : les chanteurs — justement — « à textes » encore capables de remplir des salles en province « et » à Paris. En tout cas, il n'a pas l'ombre d'un complexe en ce qui concerne sa « modernité » : « Brassens, Brel et Béart ont osé chanter des chansons à textes seulement après Félix : ça ne se faisait pas à ce moment-là. C'est vrai que nous sommes à l'époque, aujourd'hui du top-50. Et à force de danser comme ça, on va finir par penser comme ça. Disons que, même aujourd'hui je préfère être un chanteur à textes que sans textes. »

Excellents billets disponibles pour toutes les représentations de nov., déc. et jan.



BILLETS AU
THÉÂTRE ST-DENIS
TICKETRON OU
TELETRON
288-2525

Théâtre
St-Denis

Berr
1544 rue St-Denis
Renseignements: 849-4211

Archives par carte de crédit: 288-2525

GRAND CONCERT
460 PARTICIPANTS

TE DEUM de BERLIOZ
LES PRÉLUDES DE LISZT — PSALMIUM HUNGARIENS DE KOÓALY

CHOEURS
GUILLAUME-COUTURE
LAVAL

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
COMMISSION DES ÉCOLES PROTESTANTES DU
GRAND MONTRÉAL
ÉCOLE ALBERT SCHWEITZER
GUY BÉLANGER, ténor
L'ORCHESTRE DE LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE
DE MONTRÉAL

Direction: MIKLÓS TAKÁCS

Billets
16 \$
Étudiants,
âge d'or
12 \$

En vente:
Place des Arts
Comptoirs
Ticketron
(frais de service)

À l'entrée le
soir du concert

DIMANCHE
6 DÉC.
20 h

Église
St-Jean-Baptiste
(angle Rachel
et Henri-Julien)
Métro
Mont-Royal

BEETHOVEN



Orchestre
Symphonique
de la Montérégie
TOURNÉE 1987
Concert Beethoven
et Debussy

Ne ratez pas cette occasion
d'apprécier un concert
symphonique
dans votre municipalité.

LONGUEUIL
24 novembre
679-2630

ST-HYACINTHE
25 novembre
774-9889

SOREL
1^{er} décembre
743-8446

GRANBY
2 décembre
375-2262

VALLEYFIELD
4 décembre
373-5794

Directeur artistique:
Jean-Pierre Brunet

Réservez vos places
maintenant!



ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE LA
MONTRÉGIE

DUBOIS



Un nouvel album — un nouveau spectacle
23 au 28 février
à la Place des Arts

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$

Billets à la P.D.A. et
aux comptoirs Ticketron.

Le journal
Le soleil
sabourin